

1

La nuit lâchait prise. Du lac montait une brume. Devant le Palais Bonheur, les derniers irréductibles chahutaient, avant de s'engouffrer dans des voitures de sport et de disparaître pied au plancher vers les hauteurs. C'était une heure entre deux mondes, au rendez-vous des paupières lourdes, des voix fêlées.

Un appel de phares leva Gifty. Elle longeait à pied la promenade déserte. Une érection solitaire cherchait une bouche, sinon un exutoire entre les jambes d'une relation tarifée. Elle ignora cet appel du devoir, n'exhiba pas sa jupe raccourcie au-delà de l'équivoque. Le chauffeur accéléra.

Le long du quai ne parvenaient que des grincements d'amarres depuis le terminal du ferry. Gifty tira sur sa perruque de cheveux noirs et lisses *made in China*. Son geste découvrit un crâne rasé au profil de bronze yoruba. Sans un regret, elle lâcha le postiche dans la panier d'une poubelle. C'était une heure fantasque, dangereuse, surtout quand une résolution était prise. L'heure des abandons, des métamorphoses.

Plus loin sur la promenade se dressait le bronze noir de Freddie Mercury, debout, poing levé, dans son costume de scène du

concert de Wembley en 1986. « *If you want peace of soul, come to Montreux* », avait dit le chanteur, avant d'être dévoré par un mal venu de la forêt. Gifty craignait cette maladie, mais davantage ses forces obscures, sachant que, malgré sa voix magique, Freddie Mercury y avait succombé.

Gifty avait quitté Lausanne pour Montreux par le bus du soir. Aucun bagage, rien que la résolution de trouver à cet endroit précis la paix de l'âme. Elle connaissait presque toutes ses chansons par cœur. Et si certaines notes lui étaient inaccessibles, aucune importance, il s'agissait de sincérité. Gifty se savait moins douée pour les effets de vocalises que sa jeune sœur Divinity, dont la voix faisait l'attraction dans cette cour des miracles qu'était la périphérie de Benin City, une ville au sud du Nigeria. Il y a un an encore, les deux baguenaudaient dans les rues boueuses, entre les revendeurs d'essence, les églises évangéliques et les bureaux de Western Union.

L'eau de couleur sombre du lac Léman ondulait. Le lent mouvement l'émut, sa voix fêlée appela. L'heure était venue de devenir une femme-poisson. Comme le requin suit sa proie, le juju la talonnait depuis son départ de Benin City, autant que le souvenir de la cérémonie sous le pont de la rivière la tannait. Gifty avança sur le ponton qui surplombait la rive, observa autour d'elle et ne vit rien, n'entendit rien que le clapot de l'eau, le ronflement, au loin, de voitures qui fuyaient le jour.

Derrière la statue de bronze, un jardin planté d'arbres posait ses ombres brunes sur le décor et la dissimulait d'hypothétiques passants. En cette heure fauve, dans la fraîcheur d'avril, personne ne traînait là.

Gifty posa son sac en plastique sur le bois du ponton, formula sa prière, murmura la mélodie de *I Want to Break Free*, que Freddie chantait dans le clip en minijupe et moustache tout en passant l'aspirateur de ménagère modèle. Elle ne serait plus une putain modèle. Elle commença par ôter ses bottes, puis se déshabilla. Ce ne fut pas long. Gifty ne portait qu'une minijupe en jean blanc et un chemisier de voile rouge transparent sous son anorak. Des fringues de *coiffeuse*, disait-on pour s'éviter d'employer un mot avilissant.

Elle s'abandonna.

Ça avait commencé par un événement tragique et grotesque, un jour d'avril de l'année passée. Une tempête tropicale du début de la saison des pluies s'était abattue sans précautions sur son quartier de Benin City, aux maisons en pisé, aux toits de tôle. Que faisait exactement son père dans ce réduit de coiffeuse? Il maudissait le Christ, comme l'avait propagé la rumeur. Emportée par le vent, la croix de l'église évangélique était tombée sur le réduit comme la foudre et avait laissé son père mort. Ce que le quartier avait jugé comme une punition divine avait jeté la famille dans la nasse.

Un truand du coin se présenta à la maison, les bras chargés, à défaut de couronnes, de reconnaissances de dettes. Dettes de jeu, dettes d'amour... Sur le coup, personne ne pensa que cette affaire ait pu être organisée. Si la croix était bien tombée sur le réduit d'une coiffeuse, aucune bouche n'émit l'idée que la circonstance était heureuse pour y remiser le cadavre d'un gêneur. L'enquête de la police locale se borna à une simple extrême-onction. Il restait une série d'impayés dont il était

impossible d'en vérifier la teneur, sinon sur la foi d'une signature gribouillée et l'empreinte à l'encre de l'index paternel au bas des documents. Sa petite entreprise de mototaxis fut réquisitionnée, les huit motos revendues pour couvrir les premiers frais. La nasse s'était refermée.

En accord avec le chef de quartier, une solution fut proposée. Le truand savait bien faire les choses. Sa Madame vint expliquer, avec une gouaille heureuse, le processus qui allait affranchir Gifty, sa sœur Divinity et leur mère des dettes paternelles. Il n'y avait pas à s'inquiéter. Les puissances célestes étant de la partie, ce que la Madame proposait tenait de la rédemption purificatrice. Gifty partirait pour la Suisse en minibus premium et vol régulier, via Agadez, jusqu'à Lausanne sans autre encombre. Là-bas, un travail de coiffeuse l'attendrait, à faire des tresses dans un salon et peut-être des extras qu'il était inutile de détailler maintenant. Le montant de la dette s'élevant à quarante mille dollars, il ne lui faudrait pas plus d'une année pour s'en acquitter. C'est là que la matrone en robe fleurie et chapeau ridicule marqua un temps d'arrêt, se dandinant comme à l'orée d'un aveu capital. Elle expliqua.

La chute de la croix évangélique, en dépit de la rumeur propagée par les mauvaises langues du quartier, n'était pas le fait du Dieu chrétien, mais l'œuvre d'une puissance, d'un orisha, jura-t-elle. Pour preuve, ce drame n'était pas que néfaste, il était propice. L'évidence sautait aux yeux, le Christ n'avait rien à voir là-dedans, car ce malheur offrait une chance à Gifty de s'envoler vers un pays de cocagne. Et si, avec sa beauté naturelle, elle se montrait adroite, rieuse et obéissante, un parti avantageux

ne tarderait pas à se présenter. La Suisse regorgeait d'hommes riches et solitaires qui rêvaient de princesses. Et tous savaient là-bas que les femmes yoruba n'avaient pas d'égal pour l'amour et la jovialité. Il y avait vraiment de quoi ricaner devant un tel baratin sur le pays des banques et des horloges, mais personne n'eut envie de rire. Les trois femmes avaient écouté le sermon, tête baissée.

Le matin suivant, une troupe d'une vingtaine de voisins et de curieux se retrouva sous le pont de la rivière. Gifty dut se déshabiller et passer une simple chemise de nuit en coton blanc. Tandis que des mains badigeonnaient son corps d'un mélange d'eau, de boue et d'une macération de racines qui sentait la carotte et l'huile végétale, un chœur accompagnait le rituel. Parmi les voix qui chantaient – « Esprit Oba, tes enfants te prient de venir » –, Gifty reconnut le timbre aigu de sa jeune sœur Divinity. L'officiant invoqua Mami Wata, puis jeta dans les tourbillons glauques de maigres offrandes : un sachet de cacahuètes, des bonbons deux couleurs, du sang de poulet, quelques rasades de soda à l'orange. Et il fallut partir avant que Gifty ne fût happée par la déesse, ne se transformât en femme-poisson. La cérémonie se poursuivit au temple.

La Madame mit beaucoup de sérieux dans des convulsions qui durèrent plus d'une heure. L'affaire était d'importance. Une fois la transe terminée vint l'heure du serment. La Madame appela le féticheur, qui avait préparé ses jujus de terre, de bois, de fil, de substances magiques, qu'il disposa sur un tissu à même le sol de la cour. Maintenu au-dessus des deux hideuses poupées, Gifty marmonna d'une voix saccadée sa prière de partir en

Suisse, ajoutant à ce rêve sa part de menace : « Et là-bas, si jamais je veux fuir ma Madame, le juju me tuera. » Des larmes coulaient sur ses joues et se mêlèrent au reste du badigeon. Comme il était prévu, Gifty acheva sa plainte en langue yoruba par ces mots : « C'est le bon argent qui va toucher ma main, je vais toucher l'argent pour payer ma Madame et me libérer ensuite. »

Des rognures d'ongles de pieds, des cheveux, des poils pubiens et des gouttes de sang – cueillies à une entaille faite à un doigt de Gifty et de la Madame – furent déposés sur les fétiches, aussitôt emballés dans du tissu, que l'officiant allait conserver jusqu'au règlement final. La troupe se sépara.

Sa mère avait bien tenté de renégocier le prix exorbitant de la dette auprès du truand, de la Madame, du chef de quartier, du féticheur, mais les circonstances du drame jouaient contre elle. Il fallait payer les frais de réparation de la croix de l'église évangélique, des dégâts dont le père était tenu pour responsable.

Gifty, nue sur le ponton de bois au-dessus du lac, frissonna sous la froideur de l'aube, mais ces secousses n'entamèrent pas sa décision.

D'autres souvenirs revenaient.

Trois jours plus tard, le voyage commença comme prévu dans le confort d'un minibus premium climatisé. Elles étaient six, conduites par un chauffeur qui prit la route du nord en direction d'Abuja, la capitale. Après des heures de voyage, à Lokoja, au prétexte d'un problème mécanique, le chauffeur, un brutal de Benin City qui disait s'appeler Rocky, abandonna le premium pour un minibus Datsun dégingué.

Jour après jour, le paysage s'assécha. Le chauffeur roulait de

nuit à cause de la chaleur ou, si ce n'était pour dissimuler les hontes, par souci de discrétion. La journée, les six filles restaient recluses dans des refuges prévus et préparaient la cuisine. Rocky ne manquait pas d'insister sur la présence de bêtes sauvages et d'hommes armés dans les parages. Les filles disaient craindre surtout d'être égorgées par les paramilitaires de Boko Haram. Le long du parcours revenait l'inscription à la bombe : *Boko Haram is evil*, une conjuration qui, pour elles, portait la marque de l'impuissance.

Rocky assurait que *le mal* s'était replié au nord-est, au Tchad, au Cameroun, que la route vers le Niger était sûre. Mais, quand quatre soldats surgirent au détour d'un virage, au vu des uniformes et de leurs manières, Gifty comprit. Le Datsun était entré au Niger. Il fallut s'acquitter de frais de visa. Un peu partout dans le monde, on dit *viol*; mais là, dans cette savane à la limite du Sahara, on dit *frais de visa*. Les quatre soldats devaient être à cran : ils vidèrent leur gourme à peine le règlement commencé.

Le Datsun suivait des camions plus chargés qu'une devanture de bazar. Des grappes de ballots pendaient autour, leur conférant des allures de pachydermes. Un matin, ils arrivèrent à Agadez, un alignement de bâtisses ocre posées au milieu du désert. Les filles demeurèrent dans une chambre d'hôtel miteuse, dans l'attente de l'avion pour Tripoli. La ville fourmillait d'activités liées aux passages des migrants. Les hôtels tournaient à plein ; les garages, les restaurants, les marchands de tout et de rien suivaient le mouvement. Des féticheurs proposaient leurs services pour un voyage sans accrocs. « Ni bastonnades ni

prison!» psalmodiaient-ils comme une rengaine. Mais Gifty et les filles n'eurent ni minibus premium ni avion.

Le Datsun déglingué reprit sa route jusqu'à la frontière libyenne, par un paysage désertique et une piste encombrée. Rocky doublait des camions pachydermes chargés de migrants, des groupes à pied accompagnés de chameaux, de chèvres, de chiens, de loin en loin des épaves abandonnées, des cadavres de marcheurs. Et aussi des barrages de soldats de l'armée régulière, plus rarement des barrages d'irréguliers. Il y était question de *frais de visa*. Les hommes ne doutaient pas de l'issue du voyage des filles, ce que Rocky leur concédait avec lassitude. Une fois, un groupe voulut garder Glory, la plus mastoc, pas jolie mais avec de belles grosses fesses. Rocky refusa. Il tendit cent dollars. Les soldats restèrent partagés, s'engueulèrent entre eux; certains s'en contentaient, d'autres non. Au bout d'un moment, leur chef sortit une arme. Glory s'effondra, une balle dans la tête. Le chef leur fit signe de repartir et Rocky rempocha les cent dollars.

Les filles pleurèrent peu. Rocky réclama vite de la mettre en veilleuse, alors qu'au fond d'elles-mêmes, c'était leur propre sort qui les affligeait. Gifty sut qu'elles étaient en Libye quand le Datsun entra dans Ghat, oasis saharienne avec une médina de terre brune et, accolée, une ville moderne aux toits plats piqués de paraboles blanches. Le Datsun tomba définitivement en rideau.

Rocky débrouilla des places sur un Tupolev du Croissant-Rouge qui rentrait à vide, piloté par un capitaine du GNA. Il ne réclama rien, fier de retourner à sa base avec une escadrille

d'avions de chasse. Tripoli était en plein chaos. Le mois précédent, les milices tiraient à l'arme lourde, les rues étaient jonchées de gravats de maisons éventrées. Dieu sait comment, Rocky arracha six places sur un vol affrété par une ONG italienne qui rapatriait son personnel, ainsi que des visas pour un groupe folklorique muni de documents discographiques, d'un boubou uniforme que Gifty trouva ridicule, mais qui donna le change dans la file du contrôle en débarquant à l'aéroport de Malte. Les cinq chantèrent en chœur un air apala traditionnel et signèrent des autographes à des touristes allemandes.

La tournée se poursuivit jusqu'à Gênes, à bord d'un paquebot de croisière pour retraités italiens. Rocky en souligna le luxe, présage de la fortune à venir. Elles furent remisées dans le vestiaire des cuisines. Dans le bus climatisé vers Lausanne, Rocky les affranchit du surcoût de ces transports fastueux : leur dette avait enflé de cinq mille dollars.

En passant la frontière près de Côme, la police italienne les interrogea. On leur demanda comment elles étaient arrivées là. Toutes dirent : le bus. Personne ne parla de Rocky. Il était passé au travers et les attendait de l'autre côté de la frontière, en territoire suisse, où elles entrèrent sans plus de contrôles. Ces événements, comme le répétait Rocky, confirmaient la puissance du juju. Voix caverneuse et yeux d'assassin. À cela, les filles ne disaient rien, elles baissaient seulement la tête.

Nue sur le ponton de bois, Gifty grelottait. Elle revivait ses souvenirs et forçait son courage. Le juju n'aurait bientôt plus rien à dévorer.

« J'assume les raisons qui me poussent de changer tout » :

7 Seconds, chantée par Youssou N'Dour et Neneh Cherry, était un talisman qui l'habitait depuis l'enfance. Son air à la puissance lancinante adoucissait ses peurs. Hormis quelques phrases, Gifty parlait assez mal le français après son année passée à Lausanne.

Les cinq filles dormaient la journée dans un garage d'une maison blanche d'un étage, au toit en lauzes grises, sur des lits de camp. Avec une douche, des commodités, un réchaud, le luxe d'une machine à laver. Dans la maison, il y avait la Madame, elle se prélassait surtout devant la télévision. Elle avait grossi. Et aussi Faty – on l'appelait ainsi, même s'il n'était pas gros et jouait les élégants. Rocky rôdait par là quand il ne vaquait pas à des occupations.

Vers les six heures du soir, l'un ou l'autre les conduisait au quartier de Sévelin, le lieu de la prostitution où officiaient Ukrainiennes, Roumaines, Serbes, Camerounaises, qui se voyaient disputer leur suprématie par les Nigérianes. Ces filles-là racontaient des histoires invraisemblables à propos de leur périple, disaient avoir mis des mois – d'autres, deux ans –, avoir connu la soif, la marche dans le désert, la traversée de la mer sur des barcasses à la dérive, la prison en Libye, les centres de rétention en Italie, des viols, des bastonnades, des expulsions... Une litanie de malheurs. Quelques-unes avaient eu la chance d'arriver par avion; elles n'étaient que l'exception. Mais deux choses rassemblaient les Nigérianes du quartier de Sévelin, à Lausanne: elles arrivaient de Benin City, et sur elles planait la menace du juju.

Gifty déboucha la deuxième bouteille de white-spirit tirée

du sac en plastique. Elle s'en était déjà frictionné les pieds, les jambes, le ventre, les bras. Elle se versa le reste directement sur la tête.

L'ivresse provoquée par les vapeurs la fit tituber sous la première clarté, face au lac. Ses yeux brûlaient. Elle chercha à tâtons le briquet.

Quand elle le sentit entre ses doigts, elle murmura d'une voix douce, chantante : « *I'll be waiting...* »

Une si longue attente.

D'un coup du pouce, la flamme jaillit.

Bruce cligna des yeux, mais rien ne vint. Aucune explication cohérente. Son cerveau émettait un signal d'obsolescence programmée. Un blanc nacré obstruait son champ de vision. Angoisse.

Il pensa : « Un putain de cauchemar ! » Mais l'idée se liquéfia. Il ne rêvait pas. Le son saccadé de sa respiration tapait. Un goût de plastique tiède lui montait du fond de la gorge. La sensation sonna comme une alarme. Il étouffait.

Une contorsion le fit se retourner. Il inspira une bouffée d'air. Ses mains sentirent le froid d'un carrelage. En découvrant là-haut le plafonnier allumé, il comprit que son corps était tout bonnement affalé sur le sol d'une salle de bains et sa tête encore à moitié dans un sac-poubelle d'un blanc pharmaceutique.

Plus tard, Bruce se vit assis sur le lit à deux places d'une

chambre obscure. C'était plus rassurant. Son poing tamponna le bouton de la lumière. La mâchoire de Spinosaurus dans un coin n'était que sa valise ouverte. La plaquette du *room service* posée sur la table de nuit indiquait : *Grand Hôtel Suisse Majestic – Montreux*. L'intendance suivait. Soulagement.

En dépit d'une probable emardée de MDMA versus tequila, son existence flirtait encore avec la classe premium. Pas la classe platine, la carrée n'avait rien de la suite princière, mais quand même.

Il fut surpris de repérer un quart d'eau minérale sur la table de chevet, qu'il vida d'un trait. Ce n'était pas trop son genre. L'épaisseur de la nuit suspendait l'option paysage que proposait la baie vitrée. Le smartphone indiquait 03 h 04.

Aux montants du lit, de chaque côté, pendaient des ceintures de peignoirs. C'était quoi, ce bondage ? Ambiance sado-maso pour prisonnière ? Il ne se savait pas adepte du *shibari*. Il dénoua difficilement les liens et alla les raccrocher à une patère de la salle de bains.

– Putain, ça dérape...

Bruce glissa sur Facebook et lança une vidéo partagée sur son mur. Outre les 472 notifications et les 31 nouveaux messages qu'il négligea, il se reconnut, assis au fond d'un fauteuil de cuir jaune, face à une Asiatique à queue de cheval, au maquillage d'héroïne de porno chic, en chemisier blanc, minijupe noire, bas soyeux et talons hauts. Elle tenait un micro comme d'autres un phallus d'or. Il mit le son.

« Whaouh trop la chance d'avoir comme invité exceptionnel sur le plateau de la Convention manga et jeux vidéo, ici à

Montreux, Master Bruce B., *le scénariste français de jeux, le maître du fun-gore!* Les filles, il est super beau, j'vous dis pas, je suis en transe... Alors, Bruce, comment ça se passe, ce séjour? *Outchine cool?*

– Oui, Elvira... »

Son cerveau embrumé signala un malaise, un genre de sifflement aigu. Bruce ne se souvenait de rien, ni d'Elvira ni de l'entretien.

« Super content d'être ici... Je dois dire que ça affûte ma *Kindness Tyranny* de me savoir réfugié politique.

– Ça doit être super excitant! reprit Elvira en minaudant. Vous savez forcément que les plus grands artistes ont connu ce genre de mésaventures. Et c'est dans ces moments-là qu'ils ont produit leurs plus grands chefs-d'œuvre!

– Ouais... Sans vouloir rivaliser avec Victor Hugo, Baudelaire ou Gao Xingjian, c'est cool pour ma promo... »

Une goutte de sueur coula de son front. Il n'en revenait pas de prononcer autant de bouffonneries en moins d'une minute. Depuis quand était-il *réfugié politique*?

« Pour les fans qui nous regardent, reprit Elvira en se tortillant, je précise que plein de rumeurs folles circulent dans les allées de la Convention, alors je vous invite à venir vite, les followers, si vous voulez connaître les dernières indiscretions! Ça déchire! Bruce, je me suis laissé dire que vous êtes sur un nouveau projet. C'est quoi? Le 2 de *Kindness Tyranny*? Elle était *outchine* géniale, cette idée d'évasion d'un goulag orbital! Que vont ravager nos Banditsky après le monde des Béni-oui-oui? Rassurez-moi, le Mal va conserver ses droits? On espère!

– Un autre fun-gore... Mais beaucoup plus tactile, une séquestration en réalité virtuelle.

– Séquestration, whah, whah! Ça, c'est du scoop de ouf, les followers! Plus tactile! Oooh! je suis grave sur un *hight*! Oups! je viens de générer 30 K de *like* en trois secondes. Houlala, j'ai mouillé ma culotte... *Outchine* cool, l'interview avec Bruce B., le maître du fun-gore, depuis le salon VIP de la Convention, ici à...»

Bruce coupa net.

– C'est quoi, cette connerie?

Il avait beau se pressurer le moteur de recherche, ça buggait. Il ne se souvenait de rien. Qui avait-il attaché? Elvira?

– Trop bizarre...

Il resta allongé sur le lit à survoler les messages de fans. Les filles, surtout, commentaient sa prestation, les plus ardentes trouvant la pétasse Elvira trop moche, et ses lèvres, *surbotoxées*.

Il hésita à contacter Rick à propos de son désormais statut de réfugié politique. Son agent était... Merde! Il était où, ce con? Bruce ruminait. Ce n'était pas l'heure de venir lui déballer un problème de mémoire. La réponse de Rick, il l'entendait d'avance: «Hé! Là, je fornique, si tu permets...» Enfin, un truc du genre.

Si certains artistes connaissaient les affres de la création, l'angoisse de la page blanche ou une rétention de la vessie, pour l'instant le problème de Bruce était différent: «un autre fun-gore, plus tactile, une séquestration en réalité virtuelle», annoncé devant la caméra. Autant dire un trou noir.

En fouillant le fatras de la chambre, il retrouverait sûrement un contrat signé – avec des... Japonais, Coréens, Chinois? – stipulant un transfert d'un montant à multiples zéros déposé sur un compte de paradis fiscal : le Panama, les îles Caïmans... On peut toujours rêver. Il y serait mentionné un titre, une intention torchée à la va-vite, un résumé arraché au néant, une accroche au cordeau qui remettrait son cerveau d'équerre.

– *Outchine naze...*

Dans *Kindness Tyranny*, les joueurs, devenus des Banditsky enfermés dans un goulag orbital, dézinguaient à tout va pour échapper aux gardiens d'un monde sous l'emprise des Béni-oui-oui. « *Outchine cool!* », la mention en son, en fenêtre surgissante, revenait chaque fois qu'un joueur tapait dans le mille. Le mot russe signifiait « très », « beaucoup », « énormément »... Le succès du jeu, autant que la mode du sabir mondialisé, avait popularisé la formule dans le microcosme de la PlayStation. « C'est ton identité! » disait Rick avec sa phraséologie de trouduc.

Bruce se passa la figure sous l'eau froide, vague intention de retrouver ses esprits de trentenaire avancé, touché par un alzheimer en phase précoce. Avec ses yeux bleus, son piercing d'arcade en titane noir au sourcil gauche, son nez droit, fin, ses cheveux blonds coupés ras et sa stature longiligne, il se voyait en séducteur, se comportait comme tel, disposant de stratagèmes efficaces pour séduire comme pour rompre. L'un n'allant pas sans l'autre. Au demeurant, surclasser la piétaille du milieu, surtout composée d'adolescents efflanqués, boutonneux ou obèses, n'était pas difficile. Mais pour l'heure, le Casanova des consoles avait un genou à terre.